

### **L'instant d'un bonheur fleuri**

Le Boulevard Sainte-Marguerite est assez long mais peu fréquenté. La route s'étale en une mosaïque de pavés, que l'ombre des érables qui la bordent a recouvert de mousse. A l'une des extrémités se dresse une église, côtoyant un cimetière, couple éternel que même la mort ne peut séparer. Le chemin qui continue dans l'autre direction mène à la ville. Entre les arbres, quelques maisons, et près de l'église, un croisement avec une allée. En cette saison, les feuilles, toutes rouges du baiser du soleil, se laissent tomber en virevoltant et se posent doucement sur leur lit verdâtre.

\*\*\*

La pendule sonne et je me réveille. Je me lève pour ouvrir la fenêtre. Quand j'écarte les volets, une lumière tiède me sourit. Le lion céleste secoue sa crinière dorée. Je sens son haleine contre mon visage et je frémis au contact de cette chaleur bienvenue qui se dégage de la grosse tête ronde. Bonjour, soleil ! Je suis en vie !

Je déjeune avec deux tranches de pain grillé, légèrement beurrées et agrémentées de confiture de fraises. Je savoure tout en me dépêchant, car j'ai rendez-vous avec mon mari Julien. Je lui rends visite chaque jour et nous discutons, ou plutôt je parle et il m'écoute patiemment, comme il l'a toujours fait.

Je m'habille et en sortant, je ferme la porte à clef. Aujourd'hui, je lui apporte une gerbe de lavandes. J'ajuste mon chapeau et me mets en route, pensant au bon vieux temps, me remémorant, en souriant, la fois où Julien avait timidement avoué qu'il m'aimait. Et puis, il m'avait demandée en mariage. Je m'en souviens si bien et pourtant, cela fait bientôt soixante ans...

Voilà que je croise à nouveau cette jeune femme que je vois régulièrement à la même heure. Elle me rappelle comment j'étais à vingt ans. Je vivais déjà dans cette petite maison, avec ma famille. Moi aussi, j'allais vers la ville, où j'étudiais. Quand je repense à mes amis, mes professeurs, ma vivacité d'antan, une vague de nostalgie me monte à la tête, mais je la repousse, résolue à ne pas me laisser emporter par le courant destructeur des souvenirs.

J'atteins l'église, je la contourne pour me diriger vers la tombe de Julien. J'ôte les marguerites fanées et je dépose la lavande. Je lis son nom soigneusement gravé dans le marbre, et je souris.

Ah, Julien ! Tu me manques bien souvent ! Si tu savais comme j'aimerais te revoir avec ta moustache grise un peu folle, tes yeux de glace et tes joues roses... Heureusement que je peux te parler. La vie est belle, mais elle est tout de même plus agréable à deux.

\*\*\*

Je m'étire et m'extirpe péniblement de mon lit encore chaud. Il fait beau ; je suis fatiguée. Je m'habille et déjeune en vitesse ; je ramasse mes affaires puis sors d'un pas vif et décidé. Il faut bien étudier, si l'on veut, plus tard, pouvoir jouir d'un revenu confortable. De plus, je trouve la plupart des cours intéressants.

Tiens, la vieille dame arrive, celle que je rencontre presque quotidiennement. Elle a l'air perdue dans ses pensées, comme toujours. Parfois, je me demande qui elle est, mais je m'égare vite dans des réflexions plus importantes, concernant mon avenir par exemple.

Parfois, je trouve l'existence si difficile que j'aimerais bien avoir son âge, avoir déjà vécu et ne plus devoir me soucier des jours à venir.

Dès que j'émerge du boulevard, petit coin de paradis, pour me plonger dans la ville grouillante, mon regard se heurte aux tours de béton gris, je me sens assaillie par des nuages noirs pestilentiels provenant d'énormes voitures qui pétaradent, du bruit partout et des couleurs vives, des images choquantes, mais que je ne peux m'empêcher de regarder. Comme si les affiches publicitaires étaient des dieux, dont notre bonheur et même notre vie dépendraient.

Je suis enfin à la gare et j'atteins l'autre bout du quai en me faufilant à travers la foule pas encore réveillée. Les rails sifflent, le train s'arrête en grinçant : j'espère que la vieillesse ne sera pas si terrible pour moi. On se bouscule et je monte enfin, me dépêchant de trouver une des dernières places pour m'asseoir mollement, lourdement, dans un soupir de soulagement. Je jette un coup d'œil par la fenêtre et je m'horripile de la maigreur d'une jeune femme en sous-vêtements, affiche publicitaire dont on a habilement éliminé la moindre imperfection. Pur mensonge. Je me détourne pour fixer la personne en face de

moi. Elle a les yeux fermés et les oreilles bouchées par deux petites boules blanches rattachées à deux fils fins qui disparaissent dans le col de sa veste sans ressortir nulle part. J'entends des sons affreux et déformés qui s'échappent des écouteurs et me font grimacer. J'en aurai pour une heure. Afin d'essayer de ne plus y penser, je sors un livre de mon sac et m'engouffre dans les désillusions de Maupassant au travers d'*Une Vie*. Juste à ce moment, le wagon craque et la machine se met en route pour un nouveau trajet.

\*\*\*

Il a neigé. Le froid matinal me chatouille les narines et je gonfle mes poumons de cet air glacé qui me revigore. Je croque mon pain grillé au beurre et à la confiture de fraises. Comme il n'y a plus de fleurs en cette saison, j'amènerai une branche de houx à mon mari. Nous aimions particulièrement cette plante et nous décorions la maison avec ces petites billes rouges perdues au milieu des feuilles dures et vertes. Ces deux couleurs égayaient nos hivers.

Quand je longe le Boulevard Sainte-Marguerite, je me rappelle comment, petite fille, je courais dans ces nuages blancs qui adoucissent le sol ; comment je faisais des batailles de boules de neige avec mon frère aîné qui gagnait chaque fois ; comment nous dressions dans notre jardin un bonhomme glacé. Alors, il me vient l'envie de voler, de m'élancer, le visage rouge, dans cette course contre le froid. Je me souviens si fort que j'ai de la peine à réaliser que ce n'est plus possible, mon dos me faisant terriblement souffrir et mes jambes étant devenues faibles.

Je croise la demoiselle, esquisse un sourire, elle me le rend.

Mon cher Julien, je t'ai apporté du houx cette fois. Te souvient-il de nos lentes promenades sous les flocons, et lorsque, tout à coup, je me mettais à courir, tu me poursuivais, tu m'attrapais et tu m'embrassais ? Puis, tout refroidis, nous allions nous réchauffer au coin du feu, sirotant avidement un thé à la cannelle. Ah, t'en souvient-il ?

\*\*\*

Je pense qu'il faudrait hiberner. Quelle idée de sortir par un temps pareil, alors qu'il ne fait pas encore jour ! Et je dois me réveiller pour me rendormir plus tard sur les bancs de l'université, bercée par le discours monotone du professeur. Je marche d'un pas pesant et je traîne les pieds, soulevant des fumées de cristaux. Il me tarde d'avoir l'âge de cette femme, de pouvoir dormir et rester chez moi bien au chaud. Je prends une poignée de coton blanc, je la presse entre mes mains pour la faire fondre et le liquide glacé me coule le long des doigts. Puis je jette au loin la boule de neige et elle s'écrase contre le tronc d'un érable.

Aujourd'hui, la dame m'a souri : ses fines lèvres se sont entrouvertes, découvrant quelques dents jaunies et plissant ses joues de manière à faire apparaître deux fossettes. Je lui réponds de la même façon. Peut-être devrais-je la saluer ? Si elle est seule, cela lui fera plaisir. Et un simple « bonjour » pourrait réchauffer nos deux cœurs. Oui, je le ferai une de ces fois.

J'essaie de regarder mes pieds pour ne pas devoir lire les slogans agressifs : « Avec un abonnement, recevez gratuitement notre nouveau téléphone portable high tech multifonctionnel ! »

Je marche sur la route, partout les chantiers m'empêchent d'avancer sur le trottoir.

Puis, dans le train, des bribes de musique tonitruante jaillissent de tous côtés, bien souvent suivies d'un « Allo ? Ouais c'est moi. T'es où ? Moi, j'suis dans l'train. »

\*\*\*

Tout a fondu. Des primevères colorent les bords des trottoirs. Voilà que le printemps est arrivé. Les oiseaux, matinaux, chantent le nouveau jour. Les deux femmes sortent de chez elles, l'une pour se perdre dans la foule estudiantine, l'autre pour apporter des pâquerettes à Julien.

Cette fois, la jeune fille a décidé de faire le premier pas. Après un grand sourire, elle lance un joyeux « bonne journée ». La dame âgée, d'abord surprise, puis charmée, lui répond de bon cœur. Et chacune, un peu plus heureuse, continue sa route, dans son monde.

La veuve raconte cet événement inattendu à son mari.

Depuis ce jour, à chaque rencontre, les deux femmes se saluent en ajoutant, selon les circonstances, « bonne fin de semaine » ou encore « profitez bien du beau temps ».

\*\*\*

Les vacances approchent, je vais enfin pouvoir me reposer, dormir le matin, lézarder sous l'œil fatigué du soleil d'été. Mais je sens aussi un regret, tout au fond de moi, qui me dit que je ne vais plus croiser cette dame pendant de longues semaines et que quelque chose me manquera lorsque je serai seule au milieu de milliers de peaux rougies étalées tout autour de moi, couchée sur le sable tiède. L'oisiveté dans tout ce qu'elle a de positif et d'apaisant. Parfois je me baignerai, d'autres fois je me laisserai emporter par le lent mouvement aléatoire de mes pensées, un peu semblable à celui des touristes écrasés par la chaleur.

Aujourd'hui, la vieille femme m'a souhaité de bonnes vacances. Elle a dû deviner, à ma démarche légère peut-être, que le poids de ma vie sera oublié quelques temps. Je l'ai remerciée vivement.

\*\*\*

Je ne croiserai plus cette grande enfant. Elle va sûrement vers le Sud. Ah, cela me rappelle quand j'avais dix ans et que j'allais chez mes grands-parents. Mon frère et moi jouions dans les prés et j'étais aussi folle que les herbes.

Julien, je t'ai apporté des pissenlits. Plein de petits soleils, rien que pour toi ! Tu sais, je ne vais plus croiser la jeune femme pendant un certain temps, elle part en vacances. J'aimerais bien revoir les étendues sauvages dans cette campagne encore vierge de la trace de l'homme, et les chèvres qui broutent, s'écartant parfois pour fuir les assauts répétés de leurs cabris assoiffés.

\*\*\*

Les feuilles des arbres s'illuminent d'orange, puis sèchent. Depuis un mois, la vie a repris son cours habituel. L'été s'est effacé et bientôt, le teint un peu hâlé qui adoucit le visage des gens reprendra sa pâleur habituelle et le monde oubliera qu'il y a eu une saison chaude.

En ce jour d'automne, la jeune femme est partie un peu plus tôt et elle surprend son « petit bonheur matinal » en train de sortir de chez elle, quelques roses à la main. C'est donc ici qu'elle habite ! Dans cette petite maison jaune, à moitié cachée par deux érables du Boulevard Sainte-Marguerite.

Oh, bonjour ! dit la plus âgée. Et la demoiselle salue également, puis elles s'en vont, chacune de son côté.

Dans le train, la jeune fille termine *Mort à Venise*.

\*\*\*

Cela fera bientôt un an que je salue cette dame, un an que nous échangeons des sourires complices. Il me semble qu'elle fait partie de ma vie, et pourtant, je ne la connais pas. Aujourd'hui, elle parle d'une voix faible et malgré ses joues d'un rouge éclatant, elle est enrouée.

\*\*\*

Hiver rime avec bruyère. En voilà quelques-unes pour mon cher Julien qui me manque de plus en plus. Je me languis de toi, ô mon mari ! Et sais-tu, depuis que je viens te voir, je trouve que ce cimetière est un lieu bien aménagé, silencieux et, ma foi, fort accueillant.

\*\*\*

Les fleurs s'ouvrent. Des abeilles et d'autres insectes ailés tourbillonnent autour des buissons parfumés.

Depuis quelques temps, la jeune femme ne croise plus personne et seuls les passereaux la saluent chaque matin. De nature curieuse, elle décide de se lever plus tôt pour se rendre à

la modeste maison où la vieille femme habite. Elle se penche sur la boîte aux lettres pour lire un nom presque effacé : Madame Adeline Liseron. Elle frappe à la porte mais n'obtient pas de réponse. Alors, remarquant que les volets sont clos, elle décide de se rendre au cimetière.

Sur le chemin, elle ramasse quelques marguerites pour en faire un bouquet. Elle fait ce chemin que la vieille dame parcourait quotidiennement. Elle passe l'église, la contourne et arrive au cimetière. Ici, il n'y a pas de bruit et le lieu est désert. Et bien sûr, aucune de ces publicités agressives. Au milieu des morts, on perçoit les traces d'un monde d'autrefois dont plus personne ne se souvient. Ici, le temps s'est arrêté depuis bien longtemps et la jeune femme sent le souffle du passé qui l'enveloppe tout entière. Elle regarde les tombes. Entre deux rangées, de la terre fraîchement retournée attire son attention. Elle se penche pour lire l'épithaphe au centre de la croix de pierre :

*19 mai 1925 – 20 avril 2007*

*Adeline Liseron*

*Choyez chaque instant de votre vie et vous rayonnerez de souvenirs heureux.*

La demoiselle sourit, sentant que cette phrase lui est destinée. Elle s'agenouille et dépose les fleurs blanches sur la pierre. Toujours souriante, elle médite longuement, regrettant de ne pas avoir réellement connu cette femme. Une image lui restera : Mme Liseron qui la salue d'un air naïf et innocent.

Et l'on voit cette frêle silhouette qui regarde la tombe d'un air absent ; devant elle, un bouquet de marguerites. A côté, tout près, sur une autre tombe, une bruyère séchée, flétrie, repose sous un nom tant aimé : Julien.

Les cyprès se balancent légèrement dans une faible brise tandis que le ciel bleu éblouit le regard.